

# LE TEMPS

CHF 4.50 / France € 4.50

MERCREDI 6 NOVEMBRE 2024 / N° 8069

**Portrait**

**Pauline Godat, championne de la gauche jurassienne dans la course au Gouvernement** ●●● PAGE 20

**Genève**

**Le conseil d'administration des HUG ébranlé par un risque de conflit d'intérêts** ●●● PAGE 7

**Cyber**

**Le piratage des données de santé aux Etats-Unis pourrait-il survenir en Suisse?** ●●● PAGE 14

**Sport**

**Les footballeuses nord-coréennes cumulent les exploits** ●●● PAGE 17

## Soixante ans de guerres culturelles

**ÉTATS-UNIS** Les Américains ont voté cette nuit. Le nom qu'ils ont glissé dans l'urne représente aussi – et peut-être surtout – une vision de la société

■ Depuis les années 1960, le pays vit en effet au rythme des «guerres culturelles» – lutte pour les droits civiques, le féminisme, la place du religieux...

■ Pour l'historien Andrew Hartman, que «Le Temps» a rencontré, ces questions ont été énormément exploitées par Donald Trump durant sa campagne

■ Avec quelle conséquence? Celle de faire perdurer pendant un certain temps un climat extrêmement polarisé dans l'ensemble du pays

●●● PAGES 2 à 5

## La bataille de Morat, comme si vous y étiez



**TECHNOLOGIE** Le Geneva International Film Festival présente une version immersive et à 360° de la fresque. La professeure de l'EPFL Sarah Kenderdine raconte cette performance. (17 SEPTEMBRE 2024/EM+)

●●● PAGE 18

**ÉDITORIAL**

### L'école publique ne doit pas être l'antichambre des géants de la tech

GRÉGOIRE BARBEY

Est-ce le rôle de l'école publique d'enfermer les élèves dans l'environnement numérique d'une poignée d'entreprises? C'est, au fond, la question soulevée par le Département genevois de l'instruction publique (DIP) dans son approche originale de l'informatique pédagogique. Car son Service écoles-médias privilégie depuis deux décennies le recours à des logiciels libres et des solutions ouvertes partout où cela est possible en matière de numérique.

Les géants de la Silicon Valley comme Microsoft, Apple et Google ont bien compris l'importance

d'habituer les consommateurs à leurs produits dès le plus jeune âge. Tous proposent des suites logicielles et des services destinés spécifiquement aux besoins des enseignants. Ces outils sont bien entendu performants et simples d'utilisation. Ces entreprises offrent tout un écosystème de fonctionnalités parfaitement intégrées. Pour autant que l'on reste dans un de ces environnements fermés, tout est fluide et les problèmes de compatibilité sont mis de côté.

Cette stratégie est tellement efficace que Genève fait figure d'exception en Suisse romande, voire dans le reste du pays, en privilégiant par

exemple le système d'exploitation Linux, porte-étendard des logiciels libres, sur ses machines. Les élèves ont aussi accès à des ordinateurs sur lesquels sont installés les outils de Microsoft et Apple, mais ceux-ci sont réservés à des usages spécifiques. La démarche n'est donc pas sectaire.

Elle témoigne au contraire d'une vision saine de l'enseignement au XXIe siècle. Les élèves ont tout intérêt à découvrir la diversité d'approches qui existe dans les outils numériques, pour en comprendre le fonctionnement sous-jacent. Cela

leur garantit davantage d'autonomie dans ce monde toujours plus informatisé. Ils peuvent aussi être sensibilisés aux différences qui existent en matière de protection des données selon la nature des logiciels.

L'approche genevoise ne va pas de soi, car elle demande de faire preuve de plus de pédagogie et de flexibilité. Non seulement vis-à-vis des élèves, mais aussi à l'égard des enseignants, eux-mêmes habitués aux produits proposés par les mastodontes de la Silicon Valley. Elle a pourtant du sens du point de vue de la mission

portée par l'école publique. Dans un pays comme la Suisse, où les citoyens sont appelés aux urnes plusieurs fois par an, l'importance de former des individus libres et éclairés est indiscutable. Cela doit s'appliquer aussi à l'égard des outils du quotidien, eux-mêmes porteurs de certaines valeurs.

Les élèves auront toujours la possibilité, une fois qu'ils auront quitté les bancs de l'école, d'opter pour le confort des logiciels propriétaires. Mais au moins le feront-ils avec une conscience plus aiguë des enjeux. Les autres cantons seraient bien inspirés de regarder de plus près ce qu'il se passe à Genève. ●●● PAGE 8

# «On passe du tumulte de la bataille au son du pinceau»

**TECHNOLOGIE** Le Geneva International Film Festival présente dans sa section immersive une version numérique du fameux «Panorama de la bataille de Morat», peint en 1893. Sarah Kenderdine, professeure à l'EPFL, a piloté ce projet hors normes



**Cette peinture est extrêmement dense en détail, et nous y avons aussi intégré une ambiance sonore dynamique»**

vert qu'il existait une nouvelle manière de partager leurs collections. Cela a mené à une période de forte demande, et j'ai construit énormément de portails d'accès pour des organisations culturelles, notamment pour tous les musées australiens ainsi que pour l'Association des nations de l'Asie du Sud-Est (Asean). A Sidney, durant les JO, nous avons proposé des installations à grande échelle, notamment avec des lunettes 3D. Nous avons même réalisé une reconstruction complète d'Olympie. C'était une immersion virtuelle, mais avec de véritables objets venus d'Athènes, dont la plupart n'avaient jamais quitté le pays.

**Et de votre côté, vous n'avez plus quitté ce champ...** C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que la tension entre les objets réels et la physicalité des expériences numériques était incroyablement intéressante. Aujourd'hui, nous travaillons à l'EPFL sur des défis à un très haut niveau, notamment sur la question des big data culturels. Nous gérons par exemple un projet financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, comprenant 200 000 heures de vidéos numérisées issues de quatre grandes collections. Ces archives sont très difficiles d'accès pour le public. Bien que numérisées, elles ne sont pour la plupart pas en ligne, ce qui est formidable pour la préservation, mais pose des défis pour leur accès. Les stratégies permettant aux gens de s'immerger dans ces archives sont quasiment inexistantes.

**Quel est votre parcours, et quand avez-vous commencé à vous intéresser aux nouvelles technologies numériques?** A l'origine, j'étais archéologue maritime. J'explorais des épaves dans l'océan Indien, entre Oman, la Chine, le Vietnam, les Maldives et le Cambodge.

## INTERVIEW

Dans les années 1990, mon chef m'a dit un jour : «Sarah, il y a quelque chose qui s'appelle le World Wide Web, et je veux en être.» J'ai alors codé à la main le premier site web de l'hémisphère sud pour une organisation culturelle, alors que je ne suis pas une programmatrice, et nous avons mis en ligne toutes nos bases de données. C'est alors que les musées, en plein boom d'internet, ont découvert qu'ils pouvaient partager leurs collections de manière inédite. En 2000, j'ai quitté mon métier d'archéologue maritime et j'ai déménagé à Sydney, qui organisait les Jeux olympiques. Grâce au soutien d'Intel, nous avons construit un site web sophistiqué ainsi que des installations immersives.

**Avez-vous l'impression d'avoir alors vécu un eldorado?** En cette période d'essor d'internet, les offres d'emploi ont en effet commencé à affluer. Je travaillais comme conservatrice à Sidney, et les musées ont soudainement découvert

Parlons du «Panorama de la bataille de Morat», une œuvre monumentale qui fait partie du patrimoine culturel suisse. Comment avez-vous travaillé à sa numérisation? Cette aventure a eu quelque sorte commencé à mes débuts, lorsque je me suis mise à capturer des panoramas 3D à 360 degrés. J'ai écrit de nombreux articles sur le format panoramique, l'archéologie des panoramas et les premières expériences immersives. Les responsables de la fondation propriétaire du Panorama de la bataille de Morat sont un jour venus au laboratoire pour voir notre travail et nous avons élaboré un projet ensemble. Ils ont été incroyablement généreux en nous confiant cette œuvre stockée dans un dépôt militaire, et qui a été transportée jusqu'à notre laboratoire à l'aide de plusieurs camions.

**S'agit-il du plus gros défi auquel vous avez été confrontée?** Nous avons en effet dû construire tout l'équipement nécessaire afin de numériser le panorama, ce qui a été possible grâce au soutien de Phase One, une marque d'appareils photo de haute qualité. Tout le processus, y compris la conservation de la peinture, car il nous a fallu vérifier qu'elle était en bon état puisqu'elle n'avait pas été exposée depuis Expo.02, a été réalisé en accord avec la fondation, ce qui était primordial. Après trois mois dédiés à la conservation, nous avons consacré trois autres mois aux prises de vues. La construction de la machinerie nécessaire à la manipulation du panorama a quant à elle pris six mois. Nous disposons maintenant d'un équipement impressionnant, prêt à scanner n'importe quel panorama pour qui en aurait besoin! En tout, nous avons pris 28 000 petites images, qui en forment une grande de 1,6 trillion de pixels.

**Diriez-vous que, d'une certaine manière, vous avez collaboré à travers les siècles avec Louis Braun?** Absolument! Il a peint cette œuvre en 1893, et elle n'a été exposée que durant sept ans. Il a travaillé dans son atelier avec 40 assistants. Etant spécialiste de la peinture de chevaux, il a magnifiquement capturé leur dynamisme dans cette fresque. Grâce à notre approche numérique à 360 degrés, nous pouvons zoomer avec une résolution exceptionnelle. Nous avons également choisi d'enrichir la scène avec des objets en 3D scannés dans les collections du Musée national suisse à Zurich et du Musée d'histoire de Berne. Nous avons même utilisé des captures volumétriques pour des scènes de reconstitution, ce qui ajoute des points d'attention et des éléments immersifs à l'œuvre d'origine.

Cette peinture est extrêmement dense en détail, et nous y avons aussi intégré une ambiance sonore riche et dynamique. On peut ainsi passer du tumulte de la bataille aux sons subtils du pinceau de Louis Braun sur la toile. Enfin, nous avons intégré un dispositif de collier olfactif, développé par l'entreprise suisse Firmenich en collaboration avec une société chinoise. Ce collier diffuse des odeurs en temps réel selon la position dans l'espace. Imaginez les odeurs que l'on peut associer à cette peinture: chevaux, crottin, chèvres, sang, sueur... De nombreux documents historiques sont venus soutenir notre travail et alimenter notre interprétation. ■

Future Cinema Systems, conférence de Sarah Kenderdine, Théâtre Pitoëff, rue de Carouge 52, Genève, mercredi 6 novembre à 15h15.

PROPOS RECUEILLIS  
PAR STÉPHANE GOBO

X @stephgoobo

A Lausanne, dans les dédales de l'Ecole polytechnique fédérale, le Laboratoire de muséologie expérimentale (eM+) est à la pointe des technologies numériques et immersives au service des institutions culturelles. Il est piloté par la professeure Sarah Kenderdine, qui dirige également l'espace d'exposition EPFL Pavilions. Invitée du Geneva International Film Festival (GIFF), la Néo-Zélandaise y donne ce mercredi une conférence, en marge de la présentation d'une installation immersive du mythique *Panorama de la bataille de Morat*, une toile monumentale (100 mètres de long, 10 de haut) peinte par Louis Braun et son équipe en 1893.

**Quel est votre parcours, et quand avez-vous commencé à vous intéresser aux nouvelles technologies numériques?** A l'origine, j'étais archéologue maritime. J'explorais des épaves dans l'océan Indien, entre Oman, la Chine, le Vietnam, les Maldives et le Cambodge.

Dans les années 1990, mon chef m'a dit un jour : «Sarah, il y a quelque chose qui s'appelle le World Wide Web, et je veux en être.» J'ai alors codé à la main le premier site web de l'hémisphère sud pour une organisation culturelle, alors que je ne suis pas une programmatrice, et nous avons mis en ligne toutes nos bases de données. C'est alors que les musées, en plein boom d'internet, ont découvert qu'ils pouvaient partager leurs collections de manière inédite. En 2000, j'ai quitté mon métier d'archéologue maritime et j'ai déménagé à Sydney, qui organisait les Jeux olympiques. Grâce au soutien d'Intel, nous avons construit un site web sophistiqué ainsi que des installations immersives.

**Avez-vous l'impression d'avoir alors vécu un eldorado?** En cette période d'essor d'internet, les offres d'emploi ont en effet commencé à affluer. Je travaillais comme conservatrice à Sidney, et les musées ont soudainement découvert

# «In Water», la limpideur du flou

**CINÉMA** Le Coréen Hong Sang-soo ose l'inconcevable d'un film délibérément flou. «In Water» est un essai beau comme un tableau de maître, qui ravira au moins les fans du prolifique cinéaste

NORBERT CREUTZ

«Sur l'île rocheuse de Jeju, un jeune acteur réalise un film. Alors que l'inspiration lui manque, il aperçoit une silhouette au pied d'une falaise. Grâce à cette rencontre et à une chanson d'amour écrite des années plus tôt, il a enfin une histoire à raconter.» Ce résumé officiel dit presque tout, du film et de l'art singulier du Coréen Hong Sang-soo. Depuis la trentaine d'années qu'il sévit avec son cinéma toujours plus minimaliste, l'homme a ses inconditionnels, même si ses films, actuellement réalisés au rythme de deux par an, ne se rencontrent guère que dans les festivals. Mais est-il possible d'élargir cette base? Après les 500 entrées enregistrées pour *Introduction* en 2022, un distributeur téméraire voudrait encore y croire.

Difficile pour nous d'imaginer la réaction d'un spectateur ou d'une spectatrice néophyte devant ce 29e long métrage (tout juste, d'une durée de soixante et une minutes). Mais après tout, on peut bien tomber amoureux d'un écrivain, d'un peintre ou d'un compositeur devant une de ses œuvres tardives. La difficulté avec Hong Sang-soo est que bien peu de gens savent encore que le cinéma est aussi un art et qu'*In Water* contrevient délibérément à toutes les règles communément admises d'un «bon film».

## Un art mélancolique

C'est en effet dans un dégradé de flous, au plus grand mépris du dictat photographique de faire le point, que l'on découvre cette histoire de presque rien – une nouvelle variation sur ses habiletés mises en abyme d'artistes perdus dans la vraie vie. Soit donc trois amis apparemment en villégiature sur une île, en réalité réunis pour tourner un court métrage autofinancé. Sauf que l'apprenti cinéaste ne sait plus trop ce qu'il voulait raconter, s'il

l'a jamais su. Et que deux hommes et une femme, c'est en général un triangle amoureux. C'est sur cette double tension minimale que s'enchaînent scènes d'errance et de discussions chères au cinéaste.

Tandis qu'on guette le moindre signe de rapprochement, on voit Seong-mo (Shin Seok-ho, grand gaillard efflanqué régulier du cinéaste) tester vaguement des plans. Puis survient la rencontre avec cette femme qui ramasse des ordures jetées négligemment par les touristes dans les rochers. Il prend alors son courage à deux mains et téléphone... à son ex pour lui demander l'autorisation d'utiliser une chanson qu'il avait composée pour elle. C'est à ce moment que les connaisseurs auront un avantage décisif, sachant qu'il s'agit de l'actrice Kim Min-hee, la véritable ex quoique invariable égérie de l'auteur. A partir de là, le final sera d'une bouleversante limpideur.

## «In Water» contrevient délibérément à toutes les règles communément admises d'un «bon film»

Jamais sans doute Hong n'avait osé une mise en abyme plus nette que dans ce film flou, à la fois grand geste paysagiste (le décor s'en trouve transfiguré), discours de sa méthode (ses films sont de plus en plus libres et improvisés) et déclaration intime (d'une mélancolie ici quasi-suicidaire). Il suffit de constater au générique qu'il cumule à présent les fonctions de réalisateur, scénariste, producteur, chef opérateur, monteur et même musicien pour s'en convaincre. A côté de ça, le court *Les Filles du feu* du Portugais Pedro Costa, proposé en complément de programme, tient franchement de l'anecdote. ■

**In Water**, de Hong Sang-soo (Corée du Sud, 2023), avec Shin Seok-ho, Ha Seong-guk, Kim Seung-yun, Kim Min-hee. 1h01.

# «The Substance», un film qui en manque

**CINÉMA** Pseudo-choc cannois, la réalisation de Coralie Fargeat se veut un film d'horreur féministe. Mais en vomissant le diktat de la beauté, il ne fait qu'enfoncer des portes ouvertes

Imaginez un film d'art signé Ruben Ostlund (*The Square*) croisé avec un film d'exploitation de Stuart Gordon (*Re-Animator*) et vous obtenez *The Substance* de Coralie Fargeat. Le grand cinéma d'auteur qui veut en imposer et le «mauvais genre» qui s'amuse à choquer sont-ils compatibles? Cela donne-t-il un résultat intéressant? Pas vraiment. D'où le paradoxe d'un film de 2h21 qui en jette plein la vue avec une colère légitime – contre le diktat de la beauté et la date de péremption du féminin à 50 ans – mais qui finit par ennuyer à force d'explicite et de grotesque univoques.

Ex-star de cinéma, la quinquagénaire Elisabeth (Demi Moore) s'est recyclée dans une émission de fitness façon Jane Fonda. Lorsque le directeur de la chaîne veut la remplacer, elle cède aux promesses d'une petite

Bref, c'est une sorte de *Dr Jekyll et Mr Hyde* au féminin, revu à la manière d'une nouvelle de SF des années 1950 ou d'un épisode de *La Quatrième Dimension*. Mais au contraire du superbe *L'Opération diabolique* de John Frankenheimer (1966), film matrice du genre, on se retrouve avec un long métrage à rallonges bourré de références obligées: Carpenter, Cronenberg, De Palma, Verhoeven, en veux-tu en voilà. Un film où tout doit être souligné, de l'affreux patron (Dennis Quaid filmé au grand-angle) à l'isolement d'Elisabeth (dans sa grande villa avec vue sur Los Angeles) et à la vulgarité consentante de Sue (avec sa gym limite pornographique). Puis, lorsque tout se délite, physiquement et moralement, ce sera avec force gore grand-guignolesque.

## L'heure de la revanche

Un seul moment de subtilité surnage dans ce film aussi programmatique qu'apprécié, qui a inexplicablement valu un Prix du scénario à son auteure à Cannes. Lorsque, après avoir croisé un ancien camarade d'école, Elisabeth se décide à un rendez-vous mais se laisse gagner par le doute devant son miroir. Poignant. Tout le reste ne fait hélas que gâcher une idée de départ valable, surtout avec Demi Moore qui a accepté d'incarner cette *has been* défraîchie si proche d'elle-même.

Portée par la mode, Coralie Fargeat, qui avait ouvert les feux contre la domination masculine dès son inédit *Revenge* de 2017, peut s'en donner à cœur joie. Mais sa mise en scène n'arrive pas à la cheville de celle de Nicolas Winding Refn pour le très proche mais autrement troublant *The Neon Demon*. Et même si d'aucuns seront sûrement épatisés par l'audace d'un final outré (une émission de Noël en direct) se gaussant de l'obsession mammaire et vomissant le voyeurisme, la pauvreté de son argument fait en réalité de cette *Substance* un objet aussitôt périmé. ■ N. C.

**The Substance**, de Coralie Fargeat (Royaume-Uni, France, 2024), avec Demi Moore, Margaret Qualley, Dennis Quaid, Edward Hamilton-Clark, 2h21.

## Il s'agit d'«accoucher» d'un double rajeuni qui fonctionnera une semaine sur deux

annonce. D'accès très discret, la «Substance» se présente comme un liquide à s'injecter accompagné d'un stabilisateur et de nutriments à usage ultérieur. En fait, il s'agit d'«accoucher» d'un double rajeuni qui fonctionnera une semaine sur deux. Pendant ce temps, l'autre corps reste dans un placard! Formidablement sexy et assurée, la «nouvelle» Sue (Margaret Qualley) est alors engagée pour remplacer Elisabeth. Mais bientôt, elles se disputent le droit de rester un peu plus longtemps à la lumière, oubliant qu'elles ne sont qu'une seule et même personne...

PUBLICITÉ

**LES RICHES HEURES DE VALÈRE**

**ENCHANTRESSES**

**HAENDEL (AIRS D'OPÉRA)**

**SANDRINE PIAU & LES PALADINS**

**20 10.11 - 17H**

**24 SION**

**BILLETTERIE**

booking-event.com

Office du Tourisme de Sion

lesrichesheuresdevalere.ch